



Je m'appelais Marie en 1560

LÉONIE MOULIN

Léonie Moulin

Je m'appelais Marie en 1560

© Léonie Moulin, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8435-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

J'ai longtemps détesté ma ville natale. Je l'ai quittée à 18 ans avec la ferme intention de ne jamais y revenir vivre. Etudiante à Paris, j'enviais ceux qui étaient nés quelque part, qui parlaient avec émotion de « leur » Dole, Vaudricourt, Toulouse ou Plouescat, parées de toutes les qualités et d'un supplément d'âme. Je mettais mon ressentiment sur le compte de l'ennui profond qui s'était abattu sur mes années lycée.

Des années plus tard, je reconnais que le centre-ville s'est vraiment embelli, révélant de jolies maisons à pans de bois, mettant en valeur architectures anciennes, jardins et canaux. Pourtant l'hostilité que j'éprouve reste étrangement forte, je ne comprends pas pourquoi.

Jusqu'à ce soir de juillet. En week-end à Châlons avec une amie, mes parents nous proposent une promenade nocturne sur les canaux de la ville. J'apprécie la poésie de ce son et lumière mouvant. Nous arrivons près du Château du Marché, autrefois le Pont des Archers, une porte fortifiée. La herse qui la fermait est toujours là. Soudainement l'atmosphère change. Je suis seule sur une barque, j'ai la peur au ventre, une peur panique, il fait nuit noire. Je porte une cape et me cache derrière une grande capuche, je serre de toutes mes forces un petit baluchon sur mes genoux. Je fuis cette ville. La peur qui m'étreint cohabite avec une excitation folle, le cœur qui bat vite, l'esprit tendu vers un ailleurs libre. Si la herse ne descend pas, si on ne m'y arrête pas, si on m'attend bien au-delà pour partir loin d'ici.

La scène dure plusieurs longues minutes, le temps que le bateau débouche à l'air libre, de l'autre côté de la herse. Le malaise ressenti persiste.

J'ai vécu une autre vie ici. Qui était cette autre ? Que fuyait-elle ? A-t-elle réussi à passer cette herse ? Que lui est-il arrivé pour que je déteste encore autant cette ville, alors que j'ai tout oublié de cette vie ?

Je m'appelais Marie, en 1560.

Tara tremble de froid, le sommeil se dérobe. L'eau traverse la toile, le sol est détrempé, depuis plusieurs jours ils marchent puis dorment sous la pluie. Une nuit trop froide, une nuit trop longue de plus. Alors elle se lève, sort, voit une petite porte qui bat, la pousse. Elle se retrouve dans une cour de ferme, entre dans la grange, le foin sent bon, elle se faufile, se couvre de cette herbe bien sèche et enfin s'endort.

Une main la secoue, une voix crie très fort, elle se réveille en sursaut. Il fait grand jour. Un homme avec une énorme bouche est au-dessus d'elle, est-ce un ogre qui va la dévorer ? Non, juste le fermier qui l'a trouvée là, l'attrape par le col et la soulève en continuant à hurler et jurer, pour la mettre dehors de l'autre côté de la petite porte qui bat toujours sous la pluie. Il la lâche comme un paquet encombrant. Il n'y a personne de l'autre côté. Ils sont partis sans elle. L'homme et Tara restent quelques secondes dans un silence accablé.

Elle a 8 ans et vient de perdre ce qui lui tenait lieu de famille.

Il recommence à pester, qu'est-ce qu'il va bien pouvoir faire de cette gamine ! Après tout, qu'elle aille au diable, comme tous ceux de son espèce !

Une petite voix s'élève alors : « Papa s'il te plaît, arrête de crier. Je vais l'amener à Sœur Mathilde ». Le fermier loue intérieurement le bon sens de sa Claire, elle est incroyable cette petite, à 10 ans elle a déjà plus d'idées que lui et sa femme réunis ! Il bougonne, pour la forme : « Tu fais ce que tu veux mais je ne veux plus la voir quand je reviens de l'étable » et s'en va, soulagé. Il faudra qu'il répare le verrou de cette porte.

Tara ne comprend pas la langue qu'ils parlent, mais dans sa panique elle perçoit les inflexions rassurantes de cette fille blonde au gentil sourire, dont le regard lui dit « Ne t'en fais pas, ça va s'arranger ». Tara n'a pas croisé un tel regard depuis longtemps. Les larmes arrivent en torrent, elle s'en veut de ne pas faire meilleure figure devant celle qui veut la sauver. Mais elle qui serre les dents depuis... des mois ? des années ? s'écroule là, dans la boue et la pluie froide, soudainement épuisée. Claire regarde le petit tas sanglotant à ses pieds, cette enfant est trop maigre, ses cheveux semblent ne jamais avoir été coiffés, les larmes font des sillons noirs sur son visage, quant à ses hardes, plutôt parler de

haillons. Même si Sœur Mathilde a grand cœur et ne regarde pas la qualité de la tenue, elle, Claire, va devoir traverser la ville avec cette petite, ce serait bien de le faire dignement et discrètement.

— Comment tu t'appelles ?

Regard interrogatif. Ah, elle ne comprend pas. Elle pointe l'index vers elle puis vers l'enfant :

— Moi je m'appelle Claire. Claire. Et toi ?

— Tara

Bon, elle n'est ni demeurée ni sourde-muette, c'est déjà cela. Elle tend la main à Tara, la relève, lui explique qu'elle va la rendre présentable et lui donner à manger avant de l'amener à Sœur Mathilde. L'enfant serre fort sa main, ne comprend toujours pas les mots mais retrouve un sourire d'enfant, se laisse guider. Elle nettoie bien son visage, ses mains, ses pieds à la pierre d'évier. Claire arrive à domestiquer ses cheveux pour les tresser. Elle aimerait bien la laver toute entière dans le baquet, mais aller chercher l'eau et la chauffer prendrait trop de temps, il faut partir avant le retour du père. Elle aimerait aussi remplacer ses haillons par des vêtements propres, mais elle-même n'a que deux tenues. Elle avait d'autres vêtements plus petits dans une malle, mais les soldats de Charles Quint ont dévasté la ferme, comme toute la région, quatre ans plus tôt. Ce souvenir lui serre le ventre. Elle et sa famille avaient eu le temps de se mettre à l'abri en ville, derrière les remparts. Mais quand ils étaient revenus à la ferme, quelle désolation ! Il n'y avait plus rien dans la maison, dans l'étable, dans la grange. Ils avaient tout pris, tout cassé. Au-moins ils n'avaient pas mis le feu, comme à l'abbaye de Toussaints à côté. Cette année-là, elle était restée plusieurs mois chez Sœur Mathilde, le temps que ses parents remettent la ferme en état. Depuis, elle y retourne les jours où ses parents n'ont pas besoin d'elle, pour apprendre à lire, écrire et compter. Claire sait que Tara y sera bien. À défaut de vêtements, elle l'enveloppe dans une vieille cape, même si elle est bien rapiécée, elle cachera les guenilles sales.

Une fois avalés un grand bol de soupe et une tranche de pain, Tara se sent beaucoup mieux, apaisée comme elle ne l'a pas été depuis longtemps. Quand elle voit le sourire de Claire, elle voit le sourire de sa mère. Comme si elle était revenue pour la protéger. Jusque-là, le souvenir de sa mère la faisait suffoquer, le manque était comme une brûlure. Mais là, il lui revient comme un baume

réconfortant, une douceur qu'elle avait oubliée.

Serrant la main de Claire, Tara sur le chemin de la ville est curieuse de ce qu'elle traverse. En longeant la rivière, elle est impressionnée par les fortifications sur l'autre rive ; elles prennent le Pont de la Porte de Marne, Claire lui explique ce qu'elles voient en chemin : « cette grand' rue, nous l'appelons la rue de Marne. Ici c'est un hôpital, l'Hôtel-Dieu Saint-Etienne, en face c'est la cathédrale Saint-Etienne. Derrière le grand mur se cache le ban des chanoines de l'évêque, c'est dans ce quartier que tu vas habiter, mais on va passer par la Porte des Lormiers, la plus proche de ta future maison ». Tara ne comprend pas tout mais essaie de retenir les noms. À la Porte des Lormiers, Claire n'a pas besoin d'expliquer au frère portier où elle va, il la connaît bien. Dans l'enceinte du ban des chanoines, elle entre dans la maison, salue la sœur portière et va frapper à la porte de la salle de classe.

— Bonjour Claire, tu es franchement en retard pour la classe, ce matin !

— Bonjour Sœur Mathilde, je ne suis pas venue pour la classe aujourd'hui, je m'en excuse. Voyez-vous, cette petite a passé la nuit dans notre grange et en fait elle n'a plus personne pour s'occuper d'elle, alors j'ai dit à mon père que je vous l'amènerais et voilà, Sœur Mathilde, est-ce que vous voulez bien ?

Claire tout à coup est beaucoup moins sûre d'elle. Et si Sœur Mathilde refusait ? Elle a soudain la conscience aiguë qu'elle n'est qu'une enfant et que beaucoup de choses lui échappent.

— Ne t'en fais pas Claire, je vais m'occuper de ta petite protégée, tu as bien fait de me l'amener.

— Oh merci Sœur Mathilde, merci merci merci !

Et Claire, soulagée, adresse un petit signe de la main à Tara, tourne les talons et s'en va en sautillant, rendue à l'insouciance de ses dix ans.

Tara retire sa capuche, regarde cette femme miraculeuse. Elle a le même sourire que Claire, celui de sa mère, rien de mal ne peut lui arriver. Elle se sent flotter. Peut-être est-elle morte, au paradis ? Alors elle sourit aussi, confiante, un peu perdue.

Sœur Mathilde n'en est pas à son premier enfant perdu, c'est même sa spécialité. Quand les soldats de Charles Quint ont semé terreur et désolation dans la contrée en 1544, ils ont mis le feu à toutes les abbayes alentours, dont la

sienne, l'Abbaye de Vinetz. Les sœurs se sont repliées au sein de leur abbaye mère d'Avenay, à 7 lieues d'ici, dans la forêt, en attendant qu'une nouvelle abbaye soit construite pour elles en ville. Sœur Mathilde a demandé à rester à Chaalons avec quelques sœurs volontaires pour s'occuper des enfants perdus. Il y avait tant d'orphelins et de familles en difficulté comme les parents de Claire, que cela lui fut accordé sans discussion, avec la bénédiction de l'évêque qui leur octroya cet ancien cloître dans l'enceinte des chanoines de Saint Etienne. Si elle doit rendre des comptes chaque mois à l'abbaye des Bénédictines d'Avenay et à l'évêque, elle jouit d'une liberté dont elle sait la valeur.

Sœur Mathilde confie sa classe à la plus âgée des élèves. Elle tend la main à la petite qui la suit. Elles s'installent sur un banc de pierre, à l'abri sous les galeries de l'ancien cloître. Elles se regardent intensément. Se sourient.

— Tu n'es pas d'ici, n'est-ce pas ?

— Je ne comprends pas, répond Tara dans sa langue.

— Ne t'en fais pas, je t'apprendrai notre langue et aussi à lire, écrire, compter. Mais le plus important c'est que maintenant tu as ta place ici, dans cette maison. Petite, tu as un nom qui t'a été donné par tes parents mais je vais t'en donner un autre, un nom qui te protégera toute ta vie, le nom de la mère de Jésus-Christ notre sauveur.

Mathilde met la main sur sa poitrine, puis sur celle de l'enfant :

— Moi, je m'appelle Sœur Mathilde. Toi, tu t'appelles Marie. Répète : je m'appelle Marie

— Je m'appelle Marie

— Encore

— Je m'appelle Marie

— Comment t'appelles-tu ?

— Marie

La petite arrive à comprendre, parce que son peuple rend hommage à Marie. Elle est chrétienne, porte sous ses haillons une chaîne avec une petite médaille en or que sa mère lui a données la dernière nuit en lui disant « Elle te protégera ». Alors c'est comme une évidence, elle devient Marie. Elle montre fièrement sa médaille à Sœur Mathilde.

Celle-ci l'amène dans une pièce toute embuée où les linges sont lavés et séchés. Deux religieuses s'emparent gentiment de l'enfant et se mettent en

action : baquet d'eau chaude, savon, peigne, vêtements. Le linge est simple, la robe monacale, mais c'est à sa taille, neuf ou presque, propre, elle n'a jamais connu cela ! On lui donne une grande cape en drap de laine bien épais, deux coiffes, une deuxième chemise de corps, une chemise longue pour la nuit et une paire de souliers un peu grands pour elle et un peu usés, mais c'est déjà nettement mieux que les galoches à semelle de bois qui lui échauffaient les pieds. Ainsi équipée, une sœur l'amène dans sa chambre, à l'étage. C'est la première fois que Marie monte un escalier. Elle tient fort la rampe et tout se passe bien.

Dans la chambre, une petite fille de son âge la regarde avec un peu d'appréhension.

- Je m'appelle Marie
- Bonjour Marie, je m'appelle Anne
- Bonjour Anne

Marie joint les mains en signe de bienvenue, comme on fait chez elle. Anne en fait autant. Marie sent encore le sourire de sa mère planer.

Anne est là depuis deux ans, elle a tout oublié de sa famille et des circonstances de son arrivée. Elle est heureuse de partager sa chambre, de sortir de sa solitude.

Marie remarque une vilaine cicatrice sur le bras d'Anne. Une brûlure, déjà ancienne. Dommage qu'elles ne se soient pas connues lorsque c'est arrivé, Marie aurait pu couper le feu, comme sa mère le lui a montré. Saurait-elle encore le faire ? Elle se dit qu'elle ne doit pas oublier les paroles de guérison. Mais la laisserait-on faire cela dans un monde où elle s'appelle Marie ? Elle n'en est pas sûre. Pour le moment elle ne souhaite qu'une chose : se couler dans ce nouvel univers si rassurant. Avant de s'endormir ce soir-là, elle répète à voix basse : « je m'appelle Marie, je m'appelle Marie, je... »

1549 – 1551

Marie sort très peu de la Maison des enfants perdus, que beaucoup appellent la Maison de Sœur Mathilde. Elle consacre son temps à l'étude.

Les premiers mois, elle étudiait les lettres et les chiffres le matin, l'après-midi pendant les deux heures de repos elle apprenait le français avec Sœur Mathilde. Ensuite elle rejoignait les autres enfants pour les deux heures d'étude silencieuse, pour revoir ce qu'elle avait appris, essayer de transcrire et recopier les mots de cette nouvelle langue. Le meilleur moment de la journée, c'était le soir quand elle s'entraînait à parler français avec Anne et qu'elles allaient de fou-rire en fou-rire. Cela reste le meilleur moment de la journée. Maintenant qu'elle maîtrise la langue, leurs fou-rires trouvent d'autres sujets.

Sœur Mathilde est encore surprise des aptitudes de Marie, près de trois ans plus tard. Ce n'est pas qu'une disposition, c'est une envie dévorante d'apprendre qui absorbe tout ce qu'elle lui présente. Marie a appris le français et des rudiments de latin, elle a appris à lire et à écrire, à compter, avec une rapidité déconcertante. En un an, elle a rejoint les élèves les plus âgées et a acquis les connaissances suffisantes pour traiter les affaires courantes, signer un bail, un contrat de mariage ou de fermage, faire les comptes d'une boutique ou d'un artisan. C'est déjà bien plus que ce que la plupart des adultes savent faire. Mais cela n'a pas suffi à Marie qui interrogeait Sœur Mathilde de ses grands yeux noirs. Et maintenant ? Alors elle a commencé à lui apprendre non seulement à lire le latin, mais aussi à l'écrire, à le comprendre. Et elle a rapidement réalisé qu'elle-même savait à peu près le sens des textes de la bible et des prières, mais pas vraiment les principes de la langue latine. Elle est alors allée voir Sieur Michel le libraire qui l'a conseillée et a commandé pour elle à Paris deux livres de Robert Estienne : son dictionnaire français-latin, et son « Thesaurus linguae latinae », sorte de grammaire latine regorgeant de citations et d'extraits de textes d'auteurs latins. Sœur Mathilde pense que ce sera sûrement trop difficile pour Marie dans un premier temps, mais qu'elle pourra y étancher sa soif d'apprendre. C'est un gros investissement, mais cela pourra servir à d'autres, à commencer par elle-même. Elle est ravie d'apprendre elle aussi et découvre le pouvoir de l'écrit, quand jusqu'alors elle se contentait de la bible, des psaumes et